



HAL
open science

L'avant-garde architecturale et les traditions de l'urbanisme fonctionnaliste tchèque

Pavel Halík

► **To cite this version:**

Pavel Halík. L'avant-garde architecturale et les traditions de l'urbanisme fonctionnaliste tchèque : Cahiers du CEFRES N° 7f, Questions urbaines : Prague et ses nouveaux quartiers. Cahiers du CEFRES, 1994, Questions urbaines : Prague et ses nouveaux quartiers, 7f., pp.5. halshs-01166962

HAL Id: halshs-01166962

<https://shs.hal.science/halshs-01166962>

Submitted on 23 Jun 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cahiers du CEFRES

N° 7f, Questions urbaines : Prague et ses nouveaux quartiers

Laurent Bazac-Billaud (Ed.)

Pavel HALÍK

L'avant-garde architecturale et les traditions de l'urbanisme fonctionnaliste tchèque

Référence électronique / electronic reference :

Pavel Halík, « L'avant-garde architecturale et les traditions de l'urbanisme fonctionnaliste tchèque », Cahiers du CEFRES. N° 7f, Questions urbaines : Prague et ses nouveaux quartiers (ed. Laurent Bazac-Billaud).

Mis en ligne en mars 2012 / published on : march 2012

URL : http://www.cefres.cz/pdf/c7f/halik_1994_urbanisme_fonctionnaliste_tcheque.pdf

Editeur / publisher : CEFRES USR 3138 CNRS-MAEE

<http://www.cefres.cz>

Ce document a été généré par l'éditeur.

© CEFRES USR 3138 CNRS-MAEE



L'avant-garde architecturale et les traditions de l'urbanisme fonctionnaliste tchèque

Pavel Halík*

Les grands ensembles, édifiés en pays tchèques depuis les années 1960, constituent un phénomène reflétant nettement les traits spécifiques d'un Etat socialiste, et les mécanismes d'économie planifiée qui lui sont propres. Ces réalisations se caractérisent par une tendance à la pétrification des structures mises en place, et une opposition aux innovations et aux changements. Quoique le standard moyen de l'habitat se soit considérablement amélioré, il faut bien le reconnaître, en regard des années d'avant-guerre, et ce, précisément, grâce à la construction des *sídlišť*, à tous autres points de vue, ces réalisations conduisaient toute évolution à venir dans une voie sans issue. Dans les années 1980, une crise a commencé à se faire sentir – après l'achèvement de Jižní město (la "Ville-sud") à Prague – et on s'est mis à envisager la nécessité d'améliorer la qualité de l'environnement urbanistique des *sídlišť*, de l'humaniser. Mais en s'en tenant aux technologies et procédés existants dans le domaine du bâtiment, il était fort malaisé de chercher des solutions efficaces, malgré la pression accrue exercée sur les entreprises du bâtiment et les investisseurs par les concepteurs de projets, pendant la décennie précédente; ceux-ci cherchaient en effet à transformer les procédés utilisés, depuis la conception jusqu'à la construction, et à modifier ainsi l'organisation de l'espace et le caractère même du milieu constitué par les grands ensembles. Ce qui fait cruellement défaut à ces réalisations, c'est une division marquée de leur structure spatiale, d'où une certaine pauvreté signifiante; il leur manque des signes d'identification et d'orientation qui représenteraient les points de repère qualitatifs formant le milieu urbanistique de la ville, le structurant et l'animant.

J'aimerais attirer l'attention sur le fait que ces grands ensembles, que ces *sídlišť*, comme on les appelle communément ici, sont un legs des utopies sociales qui présidèrent à leur naissance; parmi celles-ci, les conceptions de la ville fonctionnaliste, ultimes visions utopiques d'un monde idéal. Aujourd'hui, qui penserait encore vivre dans un fragment utopique de la "Cité radieuse", de très loin son modèle? Et en qui le fait d'habiter en *sídlišť* éveillerait-il encore le sentiment de participer au grand rythme de la vie collective et de l'activité créative? De toutes les espérances illusoire que les mouvements d'avant-garde purent placer dans la cité fonctionnaliste, seul demeure aujourd'hui un simple état de fait: l'habitat en *sídlišť*, dont les qualités sont principalement jugées sur le lien qui unit la cité à la ville-mère, et la relation qu'elle entretient avec elle. Seuls ce lien, cette relation à la "ville", donnent à la situation des habitants un sentiment d'appartenance au lieu, d'ancrage dans le lieu.

Mais le but initialement poursuivi par les mouvements de l'architecture moderne était bien – du moins dans l'idéal – de remplacer totalement les villes traditionnelles (les métropoles capitalistes industrielles) par des villes fonctionnalistes, développées sur des principes d'organisation de l'espace tout à fait différents des villes traditionnelles. A cet égard, l'urbanisme fonctionnaliste était "anti-urbain" (à l'instar de la plupart des utopies, jusqu'aux cités jardins de Howard); les villes traditionnelles étaient incompatibles avec l'idée d'une ville fonctionnaliste parfaite. Comparée aux villes traditionnelles, fussent-elles petites, la ville fonctionnaliste marquait une simplification tout bonnement colossale. De leur structure complexe, seules étaient extraites certaines fonctions de base, localisées dans des zones, et mises en relations et en liaisons spatiales efficaces les unes avec les autres. A l'arrière-plan de tout cela se profilait le modèle d'une usine aux chaînes de production, pénétrant toutes les dimensions de la ville fonctionnaliste, de l'unité – l'appartement – à la région, en passant par l'immeuble d'habitation, le bloc, le quartier. La thèse de Le Corbusier, selon laquelle une maison est une "machine à habiter", valait pour la ville entière et les éléments la composant.

L'espace des villes médiévales était défini par des acteurs anthropomorphiques et des données naturelles; l'espace de la ville Renaissance et de la ville baroque l'était par des signes esthétiques expressifs, par une "composition" donnant lieu à un art de la construction des villes qui allait se perpétuer jusqu'au XXème siècle; quant à l'espace de la ville fonctionnaliste, ce sont les liens opérants entre des fonctions – logement, travail, loisirs et transport – qui le définissent. Si l'espace des villes traditionnelles était toujours, avant tout, espace clos, intérieur, si leur structure spatiale était donnée par un système plus ou moins complexe d'unités spatiales, de places et de rues, articulées les unes aux autres de manière signifiante, l'espace de la ville fonctionnaliste se

* Traduction Catherine Servant

défini différemment: il s'agit d'un espace neutre, homogène, sans articulation, résultant, en tant que conséquence secondaire, du règlement des rapports dimensionnels entre composantes matérielles et objets. Cet espace doit assurer aux habitants de saines conditions d'habitation dans toutes les parties de la cité. Telle fut l'une des raisons qui conduisirent à limiter les marques individuelles caractérisant chaque partie de la cité, où demeura tout au plus une certaine polarité entre le centre et le reste.

Pour l'instant, je me suis consacré aux caractéristiques globales de l'urbanisme fonctionnaliste, qui fut défini, jusqu'en de surprenants détails, au tout début du mouvement moderne – on y trouve même l'anticipation de certains aspects de rigidité auxquels on allait être confronté bien plus tard, avec les grands ensembles des années 1960-1980. Dès le début, on mit au point certains impératifs concernant le mode et l'organisation des constructions sur terrain libre, et corrélativement, des contraintes ayant trait à l'écart entre les bâtiments, à leur orientation, ainsi qu'à l'industrialisation des procédés de construction – auxquels on allait ensuite octroyer une dénomination typique, celle de "production du bâtiment" –, à la standardisation et la typisation des éléments préfabriqués, et à l'organisation hiérarchique des cités. Tous ces postulats avaient été exposés par la Charte d'Athènes, même si les remaniements qu'elle subit ultérieurement finissaient par admettre l'existence des villes historiques, leur assignant le rôle de centres culturels.

Un historien de l'architecture moderne ne saurait faire abstraction de tout cet arrière-plan idéologique, lorsqu'il considère les grands ensembles contemporains, quoique ces derniers aient cessé depuis bien longtemps de s'en réclamer, et que leur développement ait suivi en République tchèque des voies plus complexes après la guerre. Les architectes avant-gardistes actifs avant la Seconde Guerre mondiale ont ensuite occupé les postes clefs du bâtiment et de l'enseignement spécialisé. Après le coup d'Etat communiste de 1948, leur exigence fondamentale (formulée dans la Charte d'Athènes) obtint satisfaction, l'Etat confisqua la terre, ce qui eut pour effet d'éliminer le principal frein à l'essor des plans architecturaux modernes. Dès lors, on pouvait enfin passer à la réalisation des visions fonctionnalistes. A ceci près que, dès le début des années 1950, le modèle soviétique, le "réalisme socialiste" "historisant" et "monumentalisant", s'imposait puissamment dans la mise en oeuvre des projets d'édification urbaine. Nombre de "cités du socialisme" furent construites dans ce style, particulièrement dans les régions industrielles et minières (Ostrava, Most, Kladno, Pøíbram etc.). A l'époque, on laissa Prague de côté. Malgré l'application de principes classicistes et le recours à des éléments décoratifs historiques, souvent en contradiction radicale avec les principes mêmes de la ville fonctionnaliste, l'industrialisation et la rationalisation du bâtiment s'imposaient toujours plus massivement. Suite à la soi-disant "dénonciation" du culte de la personnalité, cette "ère stalinienne", idéologique, et ses méthodes imposées, ne tarderaient pas à disparaître, et une rationalisation accélérée allait occuper le devant de la scène. Les décorations disparaissaient des bâtiments, surgissaient alors lesdits "holotypy"¹, habitations infiniment laides, brutes qui allaient peu à peu se libérer des schémas de blocs monumentaux pour se muer en constructions libres. A Prague, à la fin des années 1950, on en vint à construire un nombre considérable de grands ensembles, entre autres Petøín, Malešice, Pankrác, Èervený vrch, Zahradní město ("La cité jardin"), Spoøilov, la cité expérimentale du quartier d'Invalidovna. Malešice est un cas intéressant, inaugurant une organisation typique, fondée sur une classification rythmique des zones résidentielles et une accentuation en hauteur du centre. L'édification la plus importante de grands ensembles eut lieu au cours des années 1960, lorsque fut amorcée la construction de Severní město ("La Ville-nord"), divisée en quatre quartiers résidentiels relativement autonomes. Plus tard, une euphorie certaine présida au projet de Jižní město ("La ville-sud"), destinée à abriter 80.000 habitants (1968), conçue comme un complexe uni et cohérent. Cependant, au cours de sa réalisation, le projet connut une évolution typique qui dévalua pratiquement la plupart de ses conceptions d'origine. C'est aussi à cette occasion que se firent jour toutes les carences et les limites de l'urbanisme socialiste – et les vues illusoire des urbanistes, concepteurs et architectes, avaient leur part de responsabilité là-dedans; tout comme les dirigeants, ils méconnaissaient facilement la réalité, contraignant leurs projets à des déformations si essentielles que leurs conceptions premières en perdaient toute raison d'être, et demeuraient à l'état de fil conducteur schématique, remanié pour les besoins de procédés technologiques simplifiés, et réduits à la mise en oeuvre de quelques types fondamentaux de bâtiments. Le projet de Jižní město était rattaché à un certain nombre de centres, auprès des stations de métro, et le centre de Hájce devait y jouer un rôle prépondérant. Dans l'ensemble de la composition, il devait ressortir grâce à des tours dotées d'une plastique caractéristique, se dressant près d'une place sur plusieurs niveaux autour de laquelle devaient être regroupés divers commerces, services et organisations culturelles. En matière d'équipement et d'institutions d'une ville de 100.000 habitants, la ville historique, aux dimensions identiques, aurait pu servir de modèle dans ce cas précis, et pourtant on ne put s'entendre sur ce qu'un tel centre, tout neuf, et aux vastes dimensions, aurait dû renfermer – hormis l'équipement de base. Invariablement, les centres faisaient donc bien

¹ NdT On pourrait traduire par "types nus"

l'objet d'un projet architectural, mais les architectes eux-mêmes leur inventaient et proposaient trop souvent des programmes, suppléant ainsi des investisseurs inexistantes. Il s'agissait là d'une espèce de jeu dont les concepteurs justifiaient le bien fondé en alléguant qu'il leur permettait de défendre au moins un fragment des grandes réalisations auxquelles ils prétendaient dans leurs plans de construction.

L'évolution de l'urbanisme tchèque, pour peu que l'on puisse le nommer ainsi, dépendait donc aussi de cela. D'un côté, des simplifications toujours plus impitoyables et des interventions dans le sens de la restrictions, résultant du monopole de l'industrie du bâtiment et de son diktat croissant, d'un autre côté, des innovations formelles et spatiales, qu'on parvenait à imposer au prix d'incommensurables efforts.

A la fin des années 1970, puis des années 1980, des courants innovateurs se manifestèrent dans deux directions. D'un côté, comme dans le cas de Jihozápadní město ["La Ville sud-ouest"], ce fut la désagrégation du tout en secteurs (fussent-ils assez grands) relativement autonomes, dont chacun devait avoir son propre caractère original – c'était là une méthode mise en pratique, de manière beaucoup plus conséquente et systématique, dans les villes nouvelles françaises. Sur une période de dix ans, les conceptions urbanistiques, aussi bien que certaines technologies, ont changé chez nous aussi, de sorte qu'avant de commencer un projet détaillé, il était possible de réagir avec un décalage dans le temps à ces tendances nouvelles. Le second courant consistait en la formation de deux structures: la première, concernant les constructions nouvelles, formée par des immeubles standards, tours et barres; la seconde, "intégrée" dans des ensembles existants, constituée de constructions atypiques, offrant à la structure primaire du grand ensemble un système d'espaces urbains traditionnels – rues et places – dotés de caractéristiques individualisées. Dans le cas de Jižní město II, il s'agissait de modifications importantes affectant le parterre, avec l'introduction de passages couverts et de divers signes d'identification. C'est à peu près là qu'en est restée l'évolution des grands ensembles, lorsque novembre 1989 est arrivé.

Avec le régime socialiste, les artisanats traditionnels de la construction, que la construction industrielle en série devait intégralement remplacer, avaient été progressivement éliminés. En conséquence, tout un domaine du bâtiment (excepté les maisons familiales à la campagne, la plupart du temps de très mauvaise qualité) était régi par un principe urbanistique. Dans une certaine mesure, les constructions atypiques n'y échappaient pas non plus, par le seul fait que le choix d'éléments préfabriqués et de matériaux de construction se limitait à peu de choses, et que l'on pouvait tout au plus avoir recours à ce qui était disponible. Ce à quoi s'ajoutait un niveau très appauvri des détails de finition. En pareil cas, on peut parler d'architecture "urbanistique" sans signe individuel. L'aspect esthétique des ensembles urbanistiques avait uniquement trait aux dimensions globales. Seul le tout formé par une cité faisait l'objet d'une composition esthétique – touchant aux configurations des éléments matériels (telles les barres ou les tours, les surfaces des routes, les pelouses etc.). Attendu que ces derniers étaient la plupart du temps identiques, les situations internes dans un grand ensemble avaient un caractère accessoire dans ce règlement global. Pour comparer les *sídlišťe* d'une ville, il valait mieux étudier leurs plans respectifs, ou le faire vu d'avion.

La réduction des éléments de construction préfabriqués avait encore une autre conséquence: dès le début des années 1970, on se mit toujours plus à évoquer la nécessité d'une régénération et d'une modernisation du parc immobilier dans les quartiers dégradés des villes. Mais en somme, d'un point de vue pratique, ces opérations consistaient nécessairement à détruire ces quartiers et à les remplacer par des constructions du type *sídlišťe*. Il n'est ici que de citer l'exemple du quartier pragois de Žižkov. Comme si l'on avait oublié, dès les premières phases d'édification du socialisme, que les villes pouvaient être maintenues en l'état par le recours aux technologies avec lesquelles elles avaient été bâties, fût-ce à un niveau de modernité plus avancé. Nous savons désormais que cela va de soi, que c'est réalisable.

De nos jours, bien des idées de l'avant-garde moderne sur l'organisation idéale des centres d'habitation humains se sont avérées chimériques. Le système de planification centrale a montré ses points faibles dans tous les anciens pays socialistes, en particulier à travers les difficultés rencontrées, et l'impossibilité de coordonner les processus de fabrication aux degrés inférieurs de la production, et dans bien des cas, il est devenu un frein au développement dynamique de l'économie. Les obstacles étaient surmontés au prix d'une énergie dépensée et d'une dilapidation disproportionnées. Attendu que le système de planification était directement lié au système politique, chaque atteinte portée au fonctionnement de la planification économique, dût-elle entraîner des améliorations, signifiait une atteinte à la structure politique du pouvoir, qui se préservait des changements. Les idées de l'avant-garde étaient infiniment simplistes, même naïves, et ce non seulement dans la sphère des projets d'édification (qui n'avait de sens qu'à un niveau global, général), mais encore dans la sphère de la construction, où l'on aboutit finalement à l'établissement de quelques schémas technologiques qui dominèrent tout un champ de la construction. Le mouvement de l'architecture moderne ne s'est pas rendu compte qu'un monde privé de pluralité, de différenciations individuelles, de variété et de complexité, allait se figer en quelques schémas

rigides et perdre sa capacité à se développer, à réagir aux nouvelles impulsions et tendances, aux besoins nouveaux, qu'ils soient sociaux ou culturels.

Aujourd'hui, ce monopole du bâtiment se désagrège, se fragmente et s'adapte avec souplesse à la situation nouvelle. Subitement, on découvre que beaucoup de choses paraissant naguère impossibles ne sont pas difficiles à résoudre et à mettre en oeuvre, naturellement à des niveaux modestes. Les grands plans urbanistes globaux se compliquent et deviennent problématiques dans le processus de privatisation, la construction de logements sociaux diminue sensiblement, la pénurie d'appartements augmente. Tels sont les problèmes actuels.

Les grands ensembles entourant les grandes villes représentent des milieux dont il faudra transformer et parachever le visage, ne serait-ce qu'en regard des vastes infrastructures qui y ont été implantées. Leurs espaces libres devront être occupés par des institutions, des activités et une faible occupation des sols pour l'habitat afin qu'elles deviennent des milieux urbains pleins de vitalité et de santé. A cet égard, nous pouvons les considérer comme une structure primaire, le point de départ d'un développement à venir, qui leur rendra leur variété et leur structure spatiale naturelle, leur espace identifiable, riche d'événements, de contacts sociaux, capable de susciter chez les habitants des sentiments d'appartenance au lieu, et au chez-soi.